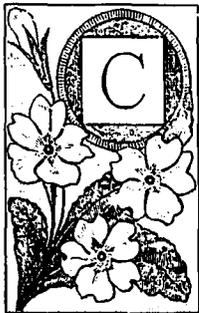


CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

UN RECOLLEUR DE TÊTES



Et que je viens de voir et d'entendre bouleverse ma raison. Je n'ai pas rêvé pourtant. C'est bien en plein jour, au milieu de choses qui me sont familières, en présence d'une des sommités médicales du Nouveau-Monde, que j'ai vu et touché le corps tiède d'un assassin décapité il y a deux ans.

Criez à l'imposture tant qu'il vous plaira. J'ai vu — Epouvanté, mais sceptique encore, j'ai promené mon doigt sur le cou détaché, puis réuni au tronc, de cet homme qui a survécu à la la mutilation suprême. Un bourrelet de chair blanche sur ce col brun, un sillon net et droit sur la nuque, une cicatrice parfaitement circulaire dessinent à n'en pas douter la trace du terrible couteau. Nulle autre blessure, du reste, n'aurait produit les désordres organiques que j'ai constatés *de visu*. La science ne peut-elle pas opérer ce prodige ? Le docteur Ceballos, enfin, n'est-il pas mon ami ? Et qui donc oserait élever une protestation ou même un doute lorsqu'il a dit : "J'affirme !"

La clinique du grand spécialiste américain est située à Vaugirard, à deux pas des fortifications, entre la porte d'Issy et la station de Grenelle-Ceinture. Maison banale, sans style, avec un petit jardinet et son jet d'eau. Au rez-de-chaussée, le cabinet de consultation ; tout à côté, la salle d'expérience et le laboratoire. Cela simple, sans prétentions, sans pose. Un vrai sanctuaire de chercheur. Il y a trois ans, M. Ceballos a quitté Lima, où son nom est vénéré, pour s'installer à Paris. On l'y connaît à peine. D'aucuns le traitent de fou. Ennemi du bruit et de la réclame, il vit à peu près ignoré dans ce faubourg, travaillant comme Papin, comme Palissy, au bien-être d'une humanité qui passe, indifférente aujourd'hui, à ses côtés, et qui demain lui dressera des statues. C'est là que j'ai découvert ce modeste. — Puisse-t-il me pardonner d'avoir jeté son nom aux quatre coins du monde, et dévoilé le secret de ses étonnantes découvertes !

Un matin, je reçois ce bout de billet :

PAS BEAU COMME APOLLON



Doosey. — Allons, mon vieux ; remets-toi.
Mellin. — Je ne puis pas... Tout est brisé. Elle m'a renvoyé mon portrait.
Doosey (cherchant des consolations). — Je comprends que c'est dur pour toi ; mais, après tout, tu n'es pas obligé de le garder. Brûle-le donc.

"Pablo, l'assassin dont je vous ai parlé tant de fois, vient d'arriver à Paris. Il est mort chez moi. Venez vite, et vous serez convaincu !"

CEBALLOS.

Une heure après j'étais à Vaugirard.

— Eh bien ! votre décapité parlant ?

— Il ne parle plus, mais vous allez le voir ! A peine débarqué au Havre, une méningite se déclare ; je l'ai reçu mourant. La traversée, les ébranlements nerveux causés par le mal de mer, quo sais-je ?... Enfin, il est là. Son témoignage verbal est inutile, l'autopsie que nous allons faire ensemble sera plus éloquent que le récit de son aventure. Mais, hâtez-vous donc !

Essouffés, fiévreux, nous entrons dans la salle d'expériences. Sur la grande dalle de marbre noir, un homme est étendu, raide, la bouche ouverte. C'est Pablo, le parricide, décapité à Lima le 18 octobre 1877, mort à Paris — et bien mort — le 2 juin 1879. Petit, nerveux, tête brune et cheveux crépus, des anneaux d'or aux oreilles, un type d'indien sang mêlé, barbe rare, dents longues, jaunes ; des yeux de vautour, brillants encore, les vêtements d'un marin, tel est le personnage. La chemise, largement ouverte, découvre la poitrine et le cou, ce cou hâlé, mince, où le coupe-ret du bourreau a imprimé le sillon blanchâtre que j'ai décrit.

A côté du corps, sont rangés des couteaux, une scie, divers scalpels, une sonde, des appareils à injections, tout ce qu'il faut pour une autopsie. Je n'ai pas peur, mais je me sens pâle ; que va-t-il se passer ?...

— Ce bonhomme-là, dit Ceballos en nouant son tablier à bavette, est le plus étrange sujet qui ait jamais passé par les mains d'un anatomiste. Je l'ai vu mort, sa tête à dix mètres du tronc, arrosant la terre de ruisseaux de sang. J'ai tenu cette tête au bout de mon bras, pendant que le reste se tordait à mes pieds. Ensuite, j'ai revu le tout marcher, manger, rire et boire, comme le premier convalescent venu. Vous connaissez l'histoire ; mais puisque le phénomène est là, sous nos yeux, je vais vous la rappeler en quelques mots :

Au Pérou, nos chirurgiens pratiquent souvent la greffe animale. Vous n'ignorez pas cette merveilleuse application de la science physiologique, qui consiste à rejoindre deux parties brusquement séparées du corps animal, voire même du corps humain, et à leur rendre, après la soudure, la chaleur, la sensibilité, le mouvement, toutes les fonctions vitales. Celse et Galien rapportent à ce sujet des faits extraordinaires. — Tagliacozzi, au seizième siècle, recollait les nez et les oreilles tranchés par le bourreau ; Ambroise Paré, plus tard Dionis et Garengot reproduisirent avec succès les mêmes expériences : le docteur Balfour rapporte le cas d'un charpentier d'Edimbourg qui, après avoir eu l'index emporté d'un coup de hache, recouvra l'usage de ce membre recollé, mis en place et rapidement guéri.

Le bras tout entier d'un soldat, qui vit aujourd'hui dans le département des Vosges, a été ressoudé de la même manière, après la

PARTANT POUR LE BAIN



Un fourreau qui s'en va prendre la lame.

bataille d'Arlon, — vous lirez le fait dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*. Les exemples abondent. Et l'histoire de la chirurgie contemporaine est pleine de récits de doigts, de mentons, de nez, de paupières restaurés. Dans tous ces cas, la continuité des vaisseaux, des nerfs eux-mêmes se rétablit pour ainsi dire sans efforts. Il y a mieux ! La partie transplantée prend les caractères de celle dont elle tient la place ; la peau faisant office de lèvres devient muqueuse ; la muqueuse amenée au dehors devient peau ; un lambeau de périoste suffit pour reconstituer un os. On a pu même renouveler toute la voûte osseuse du palais ! L'infatigable nature répare ainsi les pertes qu'elle a subies, et, molécule par molécule, refait à neuf l'organe indispensable à l'économie du sujet.

— Je sais tout cela, répondis-je.

D'essai en essai, reprit le docteur, et toujours enhardi par les cures les plus heureuses, je fus amené à cette conclusion que la tête d'un mammifère quelconque pourrait, après la décollation, reprendre sa place et revivre. C'était fou, absurde, je le sais bien. Tous les spécialistes, mes confrères, haussèrent les épaules. L'Académie de Lima me fit examiner comme aliéné. Je fus mis au ban de la médecine américaine. Un autre eût fait amende honorable et juré, comme Galilée, que la terre ne tournait pas. Vous me connaissez. Je tins bon. Un jour, dans la *Revista médico-quirúrgica del Perú*, rédigée par mon vieil ami Ignacio de Oca, je publiai le court entrefilet que voici :

"Le docteur Tomas Ceballos, praticante mayor